

# Lettre au président Zeroual

L'Algérie a cette obsessionnelle manie à se chercher querelle. Et, parfois, à se faire la guerre.

Elle se repait de ses cruautés. Dès qu'elle est traversée par des convulsions, elle entre en furie et se saigne à blanc. Terre de violences et des inquisitions. Bastion inexpugnable de tous les ressentiments, l'Algérie des langues vernaculaires, des tribus, des zaouïas et des impostures, se bat contre elle-même en révoltant.

D'une horreur à l'autre, elle panse ses blessures dans l'oubli souverain des drames auxquels elle a miraculeusement survécu. Bête blessée qui lèche ses plaies tout en projetant déjà les prochains combats. Vous aviez eu, Monsieur le Président, à vivre le dernier épisode de ce tragique destin durant cette décennie où le pays fut mis à feu et à sang par quelques idéologues de pacotille et par des satrapes dignes des cours médiévales.

Vous aviez, tout comme nous, entendu les nuits de Béni-Messous et de Bentalha. Les couteaux à lame dentée qui éventraient des femmes, le regard suppliant le bourreau. Les nuits de nos campagnes quand les chemins vicinaux sont jalonnés de crânes empalés. La nuit des enfants démembrés. Celle de Djaout, Liabès, Belkhenchir, Boucebsi et tant de têtes bien faites qui ont roulé jusqu'aux bouches d'égouts. Il vous en souvient, peut-être, Monsieur le Président, de cette dame pansée sur un lit d'hôpital dont les larmes grosses ravaient le visage parcheminé. Elle vous



Liamine Zeroual.

disait avec ce regard embué «faites quelque chose, Monsieur le Président». Alger venait alors d'être dévastée par un autre attentat meurtrier. La tête rentrée, la colère contenue

et avec cette désespérante impuissance vous lui répondiez «mais que puis-je faire madame que je n'ai pas encore fait ?» Deux douleurs, deux fragilités, deux silences dans un hôpital sous un ciel de linceul. Vous habitez alors votre

fonction et rien ne venait altérer votre détermination à traquer les terroristes où qu'ils se trouvaient. Quand bien même les deux pensionnaires de la prison militaire de Blida qui ingurgitaient des hectolitres de thé à la menthe avec des missidominici dépêchés par d'obscures officines, alimentaient les maquis en fetwas enflammés. L'Algérie est oubliée. Assurément !

Puis cette démission spec-

taculaire, sans demander votre reste, lesté que vous étiez par des amitiés encombrantes. Vous aviez sous-estimé alors la face cachée du pouvoir. Celle des chausse-trappes, des rancœurs, des lâchetés et des ambitions naines.

Avec un pic de la dette qui atteignait des sommets et un prix du baril de pétrole qui restait désespérément bas, couplés à une barbarie islamiste jamais égalée, vous aviez eu, toutefois, à remettre à votre successeur un pays presque apaisé qui commençait doucement à recouvrer son autorité. Par votre intransigeance dans la lutte antiterroriste, par votre humilité et votre proximité affectueuse avec l'Algérie besogneuse qui peine à la tâche, celle d'en bas et des honnêtes gens, vous aviez, malgré vous peut-être, suscité du respect et de la sympathie dont aucun homme politique, depuis 1962, n'a eu à se prévaloir, hormis Mohamed Boudiaf. Mais là, c'est déjà une autre histoire.

Depuis, vous vous êtes drapé dans un silence monacal refusant les sollicitations de citoyens pour un retour aux affaires et accessoirement les avantages faramineux qu'a accordés Monsieur Bouteflika à ses prédécesseurs. Retiré dans votre province, vous cou-

lez des jours tranquilles de retraité privilégié regardant son pays se déliter dans une indifférence réelle ou feinte.

Qu'est devenue l'Algérie ? Un cloaque putride, Monsieur le Président ! Un chef d'Etat malade qui n'en peut mais... un système clientéliste bâti sur la prébende et la rapine, des clans mafieux qui ont phagocyté même le FLN, une corruption généralisée comme mode de gestion et des luttes de pouvoir qui risquent d'exploser la fragile unité nationale.

En plantant ce décor, nous ne sollicitons pas, toutefois, votre retour, comme tant d'autres qui ont espéré prospérer sous votre autorité. D'abord ce n'est pas là notre rôle. Ensuite, nous ne croyons pas aux hommes providentiels et aux messies porteurs de miracles qui reviennent nous faire la leçon. De toutes les façons, cela participe de votre intime conviction et de votre propre arbitre.

Mais votre voix compte, Monsieur le Président, quand les nôtres sont ténues. La sympathie que vous avez capitalisée est un précieux levier pour remettre quelque peu l'Algérie sur pied. Pensez-vous, Général Zeroual, que les colonels Amirouche et El Haouès, s'ils étaient encore des nôtres, auraient tapé le carton pendant que leur pays se liquéfie ?

N'est-il pas temps, quand tous les autres sont aphones, que vous fassiez entendre votre voix quand bien même ne serait-elle pas entendue par ces sphères obscures où le pouvoir s'exerce avec des intermittents ?

Ne pouvez-vous pas appe-

Par Abdelkrim Djaâd  
adjaad@hotmail.fr



ler à de la retenue pour ce quatrième mandat qui risque de miter ce qui reste encore de cette Algérie oubliée ? Du piémont aurésien où vous rongez les sangs, vous devez, Monsieur Zeroual, livrer à l'opinion publique, et pas seulement, votre sentiment sur un pays pris dans la tourmente d'un naufrage annoncé.

On comprenait votre retrait élégant d'une vie politique chahutée par toutes les mièvreries, mais voilà, les temps sont mauvais et il souffle sur l'Algérie un vent dévastateur. Donnez-nous

vos voix pour qu'on puisse faire entendre les nôtres. Donnez de la voix pour que l'Algérie ne perde pas tout à fait la sienne.

Ce silence derrière lequel vous vous réfugiez, semble de nos jours dérisoire. Peut-être même pathétique. Ne

gâchez pas votre hauteur de vue et votre noblesse d'âme dans de futilités oiseuses conjectures. Avec notre affection et notre profond respect.

A. D.

**Depuis, vous vous êtes drapé dans un silence monacal refusant les sollicitations de citoyens pour un retour aux affaires et accessoirement les avantages faramineux qu'a accordés Monsieur Bouteflika à ses prédécesseurs. Retiré dans votre province, vous coulez des jours tranquilles de retraité privilégié regardant son pays se déliter dans une indifférence réelle ou feinte.**

## CONDOLÉANCES

Le directeur-général, les journalistes et l'ensemble des travailleurs de l'APS, très affectés par le décès de la mère de leur collègue **BOUKHARI Bachir**, présentent à celui-ci ainsi qu'à sa famille leurs sincères condoléances et les assurent de leur profonde sympathie, en cette douloureuse circonstance.

Ils prient Dieu le Tout-Puissant d'accueillir la défunte en Son Vaste Paradis.

«A Dieu nous appartenons et à Lui nous retournons».